

CHAPITRE XV

La Macédoine. — Philippes. — La Proseucha Juive. — Lydie. — La Pythonisse. — Les Duumvirs, la flagellation et la prison. — Le geôlier. — Mise en liberté et départ.

Les missionnaires trouvèrent à Troas un petit navire qui les transporta d'abord à Samothrace, île de l'Archipel, au nord d'Imbros, et en face de l'embouchure de l'Hèbre. On appelle cette île Samos à cause d'une montagne assez élevée qui fait qu'on la voit très bien des côtes de l'Asie et de l'Europe; et pour la distinguer d'une autre île de Samos, dont le vin est célèbre. On l'appelle Samothrace, parce qu'elle est près de la Thrace. Toute petite, Samothrace n'a que trois lieues de long, sur deux de large; la ville de Londres est beaucoup plus étendue. Cependant, ce lambeau de terre jeté dans la mer aurait pu retenir saint Paul; car c'était, avec Imbros, île voisine, le centre du culte des dieux Cabires importés en Italie par Énée. Il y avait quatre dieux Cabires; mais les critiques ne s'accordent pas sur leurs noms. Les uns disent: Vulcain, Mars, Vénus et l'Amour; les autres: Cérès, Pluton, Proserpine et Mercure. Le grand-prêtre des Cabires s'appelait Coès. Il recevait la confession des futurs initiés, qui s'asseyaient après de terribles épreuves sur un trône éclatant de lumière. C'était le Thrô-

nisme, scène fantasmagorique, comme celles qui sont jouées dans les loges de la franc-maçonnerie. Une affluence considérable d'adorateurs et de curieux se pressait dans l'île de Samothrace, à l'époque des fêtes célébrées en l'honneur des quatre dieux Cabires.

Saint Paul aurait donc eu de bonnes raisons de s'arrêter là pendant quelques jours. Il ne le jugea pas à propos pour l'instant. Dieu lui avait miraculeusement désigné la Macédoine, et il avait hâte d'y arriver. Il naviguait dès le lendemain dans la direction de Néapolis. Beaucoup de villes portaient alors le nom de Néapolis. Celle où se rendait saint Paul a été identifiée avec Kavallo, et elle est située aux confins de la Macédoine et de la Thrace. On croit que c'était l'ancienne Datum, colonie de Thasos, que les Athéniens occupèrent plus tard, et à laquelle ils donnèrent le nom de Néapolis. Si l'identification moderne de cette ville avec Kavallo est exacte, c'est sur la côte de Roumélie qu'il faut la chercher. Du temps de saint Paul, Néapolis était le port de Philippes, qui en était séparée par une chaîne de collines.

Il y avait de Néapolis à Philippes une distance de trois lieues environ. Il semble que Néapolis aurait d'abord appartenu à la Thrace et non à la Macédoine ; mais elle avait été rattachée à la Macédoine précisément parce qu'elle était le port de la principale des villes macédoniennes bâties du côté de la Thrace, en regard de l'Orient. La voie Egnatienne, qui traversait d'Occident en Orient la Macédoine et

la Thrace, touchait la mer à Néapolis. Saint Paul avait l'habitude de ne pas s'attarder dans une ville servant de port à une autre plus importante ; il allait droit à la seconde ville. Il prit donc la voie Egnatienne, monta la rampe taillée dans le roc qui domine Néapolis, franchit la petite chaîne de montagnes qui protège le pays contre la mer, descendit dans une belle plaine, et gravit le Pangée au sommet duquel Philippes était assise. Le nom de cette cité était récent, et elle le devait à l'illustre père d'Alexandre le Grand, qui avait voulu en faire un rempart de la Macédoine du côté de la Thrace, et qui l'avait en quelque sorte fondée une seconde fois. Elle s'était appelée Crénidès, qui signifie « fontaines » ou plutôt « petites fontaines, petites sources » ; elle portera désormais le nom de Philippes. Et elle deviendra bientôt très célèbre ; deux batailles seront livrées au milieu des plaines qui l'avoisinent au Sud ; dans la première Brutus sera vainqueur d'Octave, mais Cassius vaincu par Antoine se fera donner la mort par son affranchi Pindarus ; dans la seconde, Brutus sera vaincu à son tour, et, — désespéré, — se percera lui-même de son épée. Cela se passait 42 ans avant J.-C. C'est à la bataille de Philippes que le poète Horace se débarrassa de ses armes, et s'enfuit pour éviter le trépas. L'an 30 avant J.-C., Auguste fit de la ville une colonie romaine sous ce titre : *Colonia Julia Augusta Philippi*. Cela veut dire qu'il distribua les terres qui en dépendaient, et les richesses qu'elle possédait, aux soldats et aux pauvres de Rome destinés à la repeupler. Co-

lonie romaine, Philippes dut adorer les dieux de Rome ; c'était la loi des colonies créées par la Ville éternelle ; elles avaient l'obligation de défendre les dieux de la mère patrie¹. Les trois rivières Strymon, Axios, et Haliacmon, dont la première se jette dans le golfe Strymonique, et les deux autres dans le golfe Thermaïque, arrosaient trois bassins limités comme la Macédoine proprement dite elle-même. Mais les limites de la province romaine de Macédoine allaient au delà ; car cette province comprenait en outre la Thessalie, une partie de l'Épire, et le golfe Adriatique. Elle était bornée d'un côté par l'Illyrique, et au sud par l'Achaïe. Le siège du gouvernement était Thessalonique.

Aux yeux des Grecs, les Macédoniens étaient des demi-barbares ; mais la perfection de leurs coins monétaires prouverait que la demi-barbarie n'exclut pas la culture des arts. Les principales villes étaient Philippes, Amphipolis, Olynthe, Potidée, Thessalonique, Pella, Édesse, Béroé, Héraclée. Sur la rive gauche du Strymon, il y avait une rangée de montagnes si riches en mines d'or, que par des procédés d'exploitation particuliers Philippe réussit à en extraire annuellement un revenu de mille talents, ou cinquante sept millions et demi environ, si nous calculons d'après la valeur du talent d'or attique, qui, selon de graves auteurs, était de 57,495 francs de notre monnaie². La Macédoine était bien faite pour tenter saint Paul. Elle avait donné le jour à

1. Cicér., *De natur. Deor.*, l. III. — 2. Ph. Lebas, *Antiq. Grecq. et Rom.*

Alexandre le Grand, le premier en date des trois capitaines qui occupent dans l'histoire une glorieuse place à part ; et elle comptait parmi ses fils Aristote, le prince des philosophes, celui qu'on nomme le Philosophe, sans le désigner autrement. — Le Philosophe avait élevé le conquérant. — Et puis, un homme qui s'appelait aussi Paul avait soumis la Macédoine à Rome, dont saint Paul était citoyen. En effet, l'an 168 avant J.-C., Paul-Émile, vainqueur à Pydna, avait mis fin au royaume de Macédoine.

Les habitants de Philippes étaient presque tous idolâtres. Les Juifs n'y étaient pas assez nombreux pour avoir une synagogue. Ils n'avaient qu'une *Proseucha* hors de la ville, au bord du fleuve qui la traversait. Ce fleuve était le Gangitas. Juvénal parle de la *Proseucha* dans sa troisième satire¹ ; mais il s'agit pour lui, si nous en croyons ses interprètes, d'un lieu où se tenaient les marchands de fruits, et les mendiants ; ces derniers se réunissaient sous un abri, *Proseucha*, à l'entrée des ponts, et à d'autres endroits fréquentés par le peuple². La *Proseucha* des *Actes* n'était pas cet abri dont fait mention le terrible poète armé par l'indignation de lanières vengeresses, dont il flagella sans pitié les Romains dégénérés de son temps. Saint Paul, le mendiant d'âmes, se rendit à la *Proseucha* juive de Philippes, d'après le récit de saint Luc. La *Proseucha* juive était un enclos au bord de la mer, d'un fleuve, ou d'un cours d'eau quelconque, et les Juifs

1. *Sat.*, III, v. 296. — 2. S. B. Ott., *Spicileg. in Matth.*, XXI ; — Juvénal., *cum comment.* Venet., 1493.

s'y rassemblaient pour prier et conférer des choses divines. Elle était placée au bord de l'eau, parce que les ablutions religieuses des Juifs l'exigeaient ainsi. Dans l'exil, les Juifs s'étaient assis et avaient pleuré sur les rives des fleuves babyloniens ; ils pleuraient la patrie et priaient Dieu de les y ramener. Saint Paul était accompagné de ses auxiliaires, et c'était un jour de sabbat. Les missionnaires s'assirent et s'entretenirent avec des femmes qui étaient là. Saint Jean Chrysostôme dit qu'ils furent surpris de ne voir que des femmes¹ ; le texte sacré ne le dit pas. Les hommes arrivèrent peut-être plus tard ; quand il faut se livrer aux pratiques publiques du culte, ils ont encore aujourd'hui moins d'empressement que les femmes.

Quoi qu'il en soit, « une femme nommée Lydie, marchande de pourpre, de la ville de Thyatire, adoratrice de Dieu, entendit, et le Seigneur ouvrit son cœur et la fit adhérer aux paroles de Paul². » Une multitude de points sont à noter dans le récit des *Actes*. D'abord, saint Paul ne fit pas de discours, puisque ses compagnons s'entretenirent comme lui avec les femmes qui se trouvaient à la *Proseucha*³. Saint Paul et ses compagnons eurent des conversations, et rien de plus. Ensuite, il n'est pas démontré que Lydie ait été mariée, et un chapelain ordinaire de la reine d'Angleterre, auteur d'une Vie de saint Paul, a tort de dire que Lydie fut baptisée avec ses enfants. Il y a dans le texte grec : « avec sa maison ; » du reste le mot « γυνή » du même texte affirme le

1. *Homil.*, xxxv, in *Act.* — 2. *Act.*, xvi, 14. — 3. *Act.*, xvi, 13.

sexe de Lydie, et nullement sa qualité d'épouse ou de veuve. La femme mariée était « γυνή γαμετή, » à moins que la signification de « γυνή » ne fût déterminée par le contexte à désigner une épouse ou une veuve. Les *Actes* ne parlent ni des enfants de Lydie, ni de son mari, vivant ou mort ; si donc elle était mariée ou veuve, on ne saurait l'inférer des *Actes* avec certitude. S'appelait-elle Lydie ou la Lydienne ? Nous l'ignorons. On aurait pu la nommer habituellement la Lydienne, parce qu'elle était de Thyatire, ville de Lydie. Thyatire est une des villes épiscopales, dont l'ange est averti dans l'*Apocalypse* de saint Jean. Les Lydiens, d'origine européenne, étaient des Thraces, qui, sous la conduite de Méon, et sous le nom de Méoniens, avaient passé le détroit ; un petit-fils de Méon, Lydus, leur avait donné le nom de Lydiens, à moins qu'ils ne l'eussent pris d'eux-mêmes à cause de lui¹. En s'établissant aux frontières de la Macédoine et de la Thrace, Lydie était donc revenue au pays de ses aïeux. Farrar dit en note : « Combien invraisemblable est cette invention d'un homme envoyé par une vision en Macédoine, après que le Saint-Esprit lui a défendu de prêcher en Asie, et dont la première et la plus importante conversion en Macédoine est celle d'une femme d'Asie²? » Est-ce une remarque sérieuse ? Depuis quand la défense de prêcher en Asie est-elle la défense de convertir un Asiatique rencontré en Europe, où on est autorisé à prêcher ? — La pourpre

1. Texier, *Asie-Mineure*. — 2. Farrar, *Life of saint Paul*, Philippi.

de Tyr était la plus renommée de toutes ; mais l'art de teindre la laine était dû aux Lydiens¹. C'est pourquoi sans doute la Lydienne était marchande d'étoffes de pourpre. C'était un commerce très fructueux. Lydie adorait le vrai Dieu, et saint Paul la rencontre à la *Proseucha* des Juifs. Était-ce une prosélyte, ou une Juive Helléniste ? Qui nous le dira ? Elle attendait le Messie, comme autrefois la Samaritaine qui trouva Jésus au puits de Jacob, près de l'eau. Jésus s'entretint avec la Samaritaine, et saint Paul avec Lydie. L'apôtre était inspiré ; Lydie l'écouta, et elle connut le Messie, comme l'avait connu la Samaritaine, et elle fut baptisée, elle et sa maison. Et sa reconnaissance se manifesta par une invitation touchante : « Si vous jugez que je sois fidèle au Seigneur, entrez dans ma maison et demeurez-y. Et elle nous obligea à le faire², » dit saint Luc. Quelques écrivains sans autorité et sans pudeur ont raconté d'une manière ignoble la conversion et le baptême de Lydie³ ; saint Paul est au-dessus de pareilles attaques, et Lydie est considérée par l'Église catholique comme la première chrétienne de la Macédoine et comme une grande sainte. Le Martyrologe romain marque sa fête au 3 août.

Or, il y avait à Philippes une jeune esclave possédée d'un esprit de divination ou python, qui rapportait beaucoup d'argent à ses maîtres, en parlant sous l'influence de cet esprit. Un jour que

1. Pline, VII, 57. — 2. *Act.*, xvi, 16. — 3. H. Rodrigues, *Saint Paul* ; Schœlcher, *Le vrai Saint Paul*.

l'apôtre allait à la *Proseucha* des Juifs, cette jeune fille le suivit, lui et ses compagnons, en criant : « Ces hommes-là sont les serviteurs du Dieu Très-Haut, et ils vous enseignent la voie du salut. » Elle agit de même plusieurs fois, et à la fin saint Paul affligé se retourna, et dit à l'esprit : « Je te commande, au nom de J.-C. de sortir ; et, à l'instant même l'esprit sortit¹. » La jeune esclave était-elle possédée elle-même de l'Esprit de divination, ou subissait-elle par suggestion ou magnétisme l'influence d'un homme possédé de cet esprit ? La seconde hypothèse, beaucoup moins conforme que la première à la lettre du texte, a cependant été émise. Dans ce cas, saint Paul aurait soustrait la magnétisée ou la suggestionnée à l'influence mauvaise. Mais les paroles des *Actes* : « Et l'esprit sortit, » indiquent plutôt une possession réelle qu'une action magnétique ou une suggestion. Apollon Pythien avait à Rhodes un temple fameux qui, après avoir été détruit dans un incendie, fut relevé de ses ruines et restauré par les soins d'Hérode. Hérode n'était ni Juif, ni Gentil ; il était tout à l'occasion². C'est l'historien Josèphe qui l'atteste. Les anciens appelaient Pythoniques les hommes, et Pythonisses les femmes qu'ils consultaient pour connaître l'avenir ou les choses cachées. Les uns font venir ces noms d'un verbe grec, qui signifie « interroger » ; et les autres du serpent Python tué par Apollon, ou d'Apollon lui-même qui tua avec ses flèches le serpent Python, et fut surnommé Pythien à cause

1. *Act.*, xvi, 17, 18. — 2. J. B. Ott., *Spicileg. in Act.*, xvi.

de cela. Les prêtresses d'Apollon Pythien recevaient en elles le démon par le premier mouvement de la respiration, qui est l'inspiration, et elles prophétisaient ensuite dans la mesure très restreinte où le démon peut prophétiser. La prophétie proprement dite dépasse le pouvoir du démon. Les Pythonisses exerçaient le septième des arts magiques anciennement pratiqués. Le *Lévitique* les condamne, elles, leurs consultants, et ceux aussi qui les logeaient. N'eût-il été que le docteur pharisien d'autrefois, saint Paul aurait dû encore réprouver et la divination, et la spéculation illicite des maîtres de la jeune esclave de Philippes. C'est pourquoi les *Actes* disent qu'il était affligé. La manifestation de la puissance diabolique, la condition malheureuse de la possédée et le commerce abominable de ses exploiters attristaient l'apôtre de J.-C.

Témoin du miracle opéré par saint Paul, le peuple de Philippes aurait dû acclamer le thaumaturge. Il ne le fit pas. Saint Paul avait privé la jeune fille d'un don extraordinaire, et il avait du même coup porté préjudice aux maîtres de cette esclave. De quelle puissance avait-il usé ? N'était-ce pas d'une puissance infernale ? Les maîtres de la Pythonisse réduite au silence, voyant perdu pour eux tout espoir de gagner de l'argent par son moyen, se saisirent de saint Paul et de son compagnon Silas, les conduisirent à l'agora aux magistrats, et, les mettant en présence des duumvirs, chefs de la magistrature dans les colonies romaines, ils dirent : « Voilà des hommes qui ne sont pas des nôtres, qui sont des

Juifs, et qui troublent notre cité ; ils préconisent une manière de vivre, qu'il ne nous est pas permis d'adopter, nous qui sommes Romains. » L'accusation est hypocrite. Elle ne reproche pas à saint Paul d'avoir privé les maîtres de la Pythonisse du profit qu'ils retiraient de ses divinations ; elle lui reproche de vouloir introduire des habitudes de vie que des Romains ne peuvent approuver. Les duumvirs ne se seraient pas occupés de la première cause ; ils ne pouvaient se désintéresser de la seconde. Le démon avait fait là un calcul habile. Ou Paul se laissera gagner par le témoignage élogieux que je rends de lui et de ses auxiliaires, ou il me chassera. S'il se laisse gagner, je resterai dans le corps de la jeune fille, et les succès de Paul tourneront à mon honneur, puisque je l'ai recommandé. J'aurai plus d'autorité ensuite pour mentir. Mais si Paul me chasse, je suis sûr que les maîtres de la jeune fille ne le lui pardonneront pas. Il sera persécuté, et contraint de quitter la ville, lui et ses compagnons.

Ainsi avait argumenté le démon.

Saint Paul et Silas furent seuls traduits devant les tribunaux. Luc et Timothée n'étaient peut-être pas allés ce jour-là avec eux à la *Proseucha* ; ou bien ils disparurent dans la foule, au moment de l'arrestation de saint Paul. On peut même supposer que saint Paul et Silas ne furent pas arrêtés en se rendant à la *Proseucha*, mais à un moment où, seuls ensemble, ils ne s'attendaient pas à un pareil acte de violence. Les maîtres de la jeune Pythonisse durent se bien